

LA MESURE DE L'INTELLIGENCE

MÉTHODE DES TESTS

De tout temps des différences dans l'intelligence des hommes ont été observées ; on a remarqué que les uns étaient brillants, les autres moyens, stupides ou idiots. Relativement peu savent qu'aujourd'hui, au lieu de se fier à une appréciation tout subjective, on peut, grâce aux tests d'intelligence, évaluer scientifiquement et objectivement les capacités mentales, et en exprimer le résultat en termes numériques. Ces tests ont eu de nombreuses répercussions, allant bien au-delà de la psychologie expérimentale qui les a élaborés, et il est bon que tous ceux qui s'intéressent aux questions humaines en aient au moins quelques notions.

Les premiers essais de mesure de l'intelligence remontent à la fin du dernier siècle. Ils prirent d'abord la forme de tests sensoriels : capacité d'évaluer divers poids, temps de réaction à une excitation auditive, temps nécessaire pour nommer une couleur, rapidité du mouvement du bras, sensibilité de la peau, etc. On employait alors de tels tests parce qu'on croyait que l'acuité physiologique était la même pour tous, et que les différences étaient dues au degré d'attention, identifiée avec l'intelligence ; mais on reconnut vite que la mesure du mental par le physique ne conduit pas à des conclusions valides. Les psychologues cherchèrent alors à évaluer l'intelligence en mesurant l'une des facultés ou fonctions de l'esprit, perception, mémoire, association, imagination. On croyait à cette époque que l'exercice d'une faculté dans une direction spéciale produisait l'amélioration générale de cette faculté et même affectait les autres activités de l'esprit. Mais Thorndike, Woodworth et autres démontrèrent que le simple exercice d'une faculté est spécifique et sans transfert appréciable, et que divers tests d'une même faculté donnaient des résultats différents. Maintes expériences postérieures ont confirmé ces conclusions.

C'est à un Français, Alfred Binet, directeur du laboratoire de Psychologie à la Sorbonne, que revient l'honneur d'avoir produit la première échelle de mesure mentale. En 1903, les autorités scolaires de Paris, alarmées par le grand nombre d'écoliers incapables de suivre les classes ordinaires, demandèrent à Binet de préparer une méthode qui séparât ces inaptes. Binet se mit à l'œuvre et s'assura la collaboration du Dr Simon. Il fit d'abord l'essai des tests sensoriels, alors en faveur, mais il s'aperçut bientôt qu'il faisait fausse route. Contrastant la conduite des enfants normaux et anormaux, il conclut que l'intelligence se manifeste principalement par la compréhension, l'invention, la direction et la censure, et qu'un test, pour être valide, doit renfermer des épreuves nombreuses et variées, portant sur ces formes de l'activité mentale. Maîtres et médecins ont toujours eu l'habitude d'examiner l'état d'esprit de leurs élèves ou patients en leur posant de simples questions. Binet adapta cette méthode et standardisa une série de questions ou problèmes pour chaque année. Ainsi, une question à laquelle pouvait répondre 75% des enfants de six ans, mais qui était trop difficile pour la majorité des enfants de cinq ans, fut considérée comme un bon test pour l'âge de six ans. En suivant ce procédé, Binet établit des séries de questions, graduées pour chaque âge, de trois à quinze ans, et touchant les différents aspects de l'esprit.

La première échelle métrique du développement de l'intelligence fut publiée en 1905. Des éditions révisées parurent en 1908 et en 1911 ; en cette dernière année, Binet mourut, laissant ses travaux inachevés. Son échelle, aussi simple qu'ingénieuse, reçut un accueil favorable dans tous les pays. Mais comme les tests avaient été étalonnés sur des enfants des faubourgs ouvriers de Paris et sur un nombre insuffisant de sujets, il n'est pas étonnant que, transportés à l'étranger, ils donnaient des résultats un peu différents de ceux obtenus par Binet. Aussi des adaptations furent-elles préparées. La mieux connue de ces révisions est celle de Terman, professeur de Pédagogie à l'Université Stanford, Californie. Elle résulte d'expériences minutieuses faites sur 2300 enfants et adultes, de tout calibre intellectuel, et il est reconnu qu'elle constitue une grande avance sur l'échelle de Binet.

Selon cette échelle, un enfant de six ans doit pouvoir discerner la droite et la gauche, noter les lacunes de croquis, compter 13 sous, répondre à des questions telles que celles-ci : « Si tu dois aller quelque part, et que tu manques le train, qu'est-ce que tu dois faire ? », répéter une phrase de 16 à 18 syllabes, etc. Un enfant de 10 ans doit pouvoir définir 30 mots d'une liste de 100, discerner l'absurdité de quatre phrases comme la suivante : « Un homme disait : La route qui va de ma maison à la ville descend tout le temps jusqu'à la ville, et descend tout le temps de la ville à ma maison », reproduire de mémoire deux dessins, rapporter la substance d'un récit, donner une réponse satisfaisante à des questions comme celles-ci : « Pourquoi devons-nous juger une personne d'après ses actes plutôt que d'après ses paroles ? », donner spontanément 60 mots en 3 minutes, etc.

Pour exprimer les résultats des tests, on emploie les concepts de « l'âge mental » et du « quotient intellectuel ». L'âge mental est « ce degré d'habileté mentale qui est possédé par l'enfant moyen de l'âge chronologique correspondant ». Ainsi, un enfant de 8 ans a un âge mental de 8 ans s'il répond aux questions de 8 ans ; il a donc la capacité mentale d'un enfant moyen de 8 ans ; s'il peut passer la liste de 10 ans, il mérite un âge mental de 10 ans et se trouve supérieur à la moyenne ; si les problèmes de 6 ans constituent sa limite, son âge mental est de 6 ans, et il est d'une intelligence inférieure. Le quotient intellectuel, plus précis que l'âge mental, s'obtient en divisant l'âge mental par l'âge chronologique. Le quotient intellectuel d'un enfant de 8 ans qui a un âge mental de 10 est donc de 125 (en pratique, on omet le point décimal). Pour les adultes, afin d'éviter des quotients trop bas, l'âge chronologique est fixé à 16 ans.

Les tests Binet sont linguistiques, consistant en questions et réponses verbales. Avec des enfants sourds ou muets, ou qui pour une raison ou une autre ne peuvent se rendre justice, on emploie les tests de performance ou d'exécution. Dans ces tests, l'enfant se sert de ses mains ; il assemble des pièces, reconstruit des figures dissociées, manipule des blocs, etc. Des tests analogues sont aussi utilisés dans les examens d'orientation professionnelle, afin de découvrir les aptitudes du sujet.

Dans la pratique, les tests Binet ont deux graves inconvénients : ils sont longs à administrer, demandant 30 ou 40

minutes et davantage pour chaque sujet, ce qui rend interminable l'examen d'un grand nombre d'enfants; de plus, ils exigent des examinateurs spécialement entraînés. On a alors construit des tests collectifs qui peuvent être donnés à plusieurs sujets à la fois et par toute personne qui veut suivre les instructions. C'est à un comité de psychologues américains que nous devons les premiers tests collectifs, qui furent préparés, non pour des enfants, mais pour des adultes. Lorsque les États-Unis entrèrent en guerre, en 1917, les chefs de l'armée américaine eurent à choisir rapidement les conscrits capables de devenir officiers et éliminer ceux trop obtus pour apprendre à manier un fusil. Ils demandèrent donc à des psychologues de réputation de préparer à cet effet un test, que deux millions de soldats subirent.

Le succès de ce test de l'Armée américaine attira l'attention des éducateurs, et après la guerre, des tests collectifs furent introduits dans les écoles, les collèges et les universités, aux États-Unis et en Europe. Ces tests écrits peuvent s'appliquer à plusieurs centaines de sujets à la fois et ne requièrent pas plus que $\frac{3}{4}$ d'heure; ils renferment un grand nombre de questions, portant sur la compréhension, le raisonnement, l'attention, la capacité de voir les relations et de résoudre des questions nouvelles, ne dépendant pas des connaissances acquises. En voici quelques exemples :

Large est à *petit* comme *lourd* est à — ?

Sucre est à *miel* comme *amer* est à — ?

Quand est à *où* comme *temps* est à — ?

Si'il y a plus d'A's dans ANTANANARINO que dans AFGHANISTAN, écrivez P, à moins qu'il n'y ait plus de N's dans celui-là que dans celui-ci, dans lequel cas, écrivez R.

MURDNUNOC est un mot écrit à l'envers. Écrivez-le à l'endroit.

Continuez la série 37, 31, 26, 22,

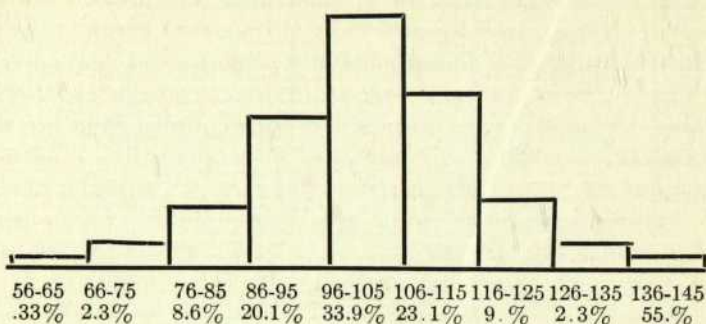
Pierre est assis à gauche de Jean, et Jacques est à gauche de Pierre. Si je me tiens face à eux, qui est à ma droite ?

Si le train est en retard, Paul manquera son rendez-vous. Si le train est en temps il manquera le train. Nous ne savons pas si le train fut en temps ou non. Savons-nous si Paul fut au rendez-vous ? (12 ans).

Si on désire un test moins facile, on peut essayer de déchiffrer la phrase anglaise suivante :

?x ?z V) 2z- x) :&?x- k z)VV-x) V x?zz2- (k(-&

Lorsque les tests sont donnés à un grand nombre de sujets non sélectionnés, ils révèlent des faits intéressants.



Distribution des quotients intellectuels de 905 enfants. La hauteur de chaque rectangle indique le nombre d'enfants ayant le Q. I. correspondant, indiqué par la première ligne de chiffres. La deuxième ligne donne le pourcentage d'enfants dans chaque groupe. (D'après Terman.)

On constate d'abord que l'intelligence est distribuée dans la population suivant la courbe de la probabilité, qui, on le sait, à la forme d'une cloche : haute fréquence de l'intelligence moyenne, et diminution symétrique aux extrêmes. Les résultats sont les mêmes dans tous les pays. Le polygone ci-près illustre la distribution de l'intelligence chez 905 enfants. En se basant sur de telles données, on peut dire que l'intelligence est distribuée dans la société à peu près dans les proportions suivantes :

Q. I ¹ . en dessous de 50 (imbéciles et idiots)	50%
Q. I. 50-69 (débiles)	2.50%
Q. I. 70-79 (cas frontières)	4%
Q. I. 80-89 (lenteur intellectuelle)	13%
Q. I. 90-110 (intelligence moyenne ou normale)	60%
Q. I. 111-120 (intelligence légèrement supérieure)	14%
Q. I. 121-140 (intelligence supérieure)	5%
Q. I. 140 et au-delà (intelligence très supérieure)	1%

80% de la population ont donc une intelligence moyenne ou inférieure à la moyenne. Ce fait se prête à maintes interprétations. Cette distribution de l'intelligence est d'ailleurs

1. Quotient intellectuel.

la même que pour tout autre trait ; mesurez la taille, la pesanteur, la mémoire, l'habileté mathématique, l'honnêteté, la façon dont retombent 10 pièces d'un sou lancées en l'air 1,000 fois, vous obtiendrez des résultats analogues.

Une question souvent débattue est la supériorité intellectuelle d'un sexe sur l'autre. On a longtemps cru que la femme, en vertu de son infériorité physique, était aussi mentalement inférieure à l'homme. D'après les tests, il n'en est rien : garçons et filles obtiennent dans l'ensemble des résultats équivalents. Cependant on rencontre plus de quotients élevés (150 et au-dessus) chez les hommes que chez les femmes. 1% de la population masculine dépasse les femmes les mieux douées, si le reste des deux sexes s'égalise. La prédominance dans l'histoire d'hommes éminents sur les femmes célèbres confirme ce fait. Ce ne sont pas tant les opportunités que les dons naturels qui ont manqué aux femmes pour devenir des génies.

Un autre fait révélé par les tests est la constance du quotient intellectuel. Celui-ci demeure en général le même pendant toute la vie de l'individu. Les différents tests qu'on donne aux mêmes enfants, à diverses étapes de leurs études, indiquent très peu d'altérations dans le niveau intellectuel. Jusqu'à date une seule expérience a démontré qu'un changement de milieu pouvait modifier le Q. I.¹. On constata que de jeunes enfants, issus de parents pauvres, haussaient sensiblement leur quotient après avoir été adoptés par des familles riches. Terman, dans une expérience similaire, obtint des résultats négatifs². Ces faits portent à croire que l'intelligence est innée, plutôt qu'acquise ; elle aurait même une base physiologique. D'après des examens au microscope, une section donnée du cerveau d'un débile mental contient moins de cellules qu'une section correspondante chez un normal. Les enfants tendent à avoir l'intelligence de leurs parents : les professionnels ont des enfants qui sont mieux doués que ceux des travailleurs manuels, quoique l'inverse se rencontre ; environ 75% des enfants débiles ont des parents débiles.

1. FREEMAN, F. N., « The influence of environment on the intelligence, school achievement, and conduct of foster children », 27th Yearbook National Society for the Study of Education, 1928, 102-217.

2. TERMAN, L. M., « The influence of nature and nurture upon intelligence score », *Journal of Educational Psychology*, 1928, 332-367.

Une autre révélation des tests est l'âge auquel la maturité mentale est atteinte. Cet âge varie suivant les capacités intellectuelles reçues à la naissance. L'idiot atteint sa limite à 3 ans, l'imbécile à 8, le débile à 10 ou 12 ans, le normal à 14 ou 15, le surdoué à 16 et au-dessus. L'âge mental moyen des soldats américains était de 13½ ans. Ces chiffres surprennent à prime abord, s'ils peuvent plaire aux cyniques, mais il ne faut pas les rejeter sommairement. Comme la croissance physique, la croissance mentale est limitée ; l'intelligence de la foule n'a jamais été cotée très haut ; la majorité des adultes remplissent des fonctions purement routinières, et il n'est pas étonnant que lorsqu'ils ont à résoudre des problèmes nouveaux, ils ne fassent pas meilleure figure que les adolescents. Il faut ajouter que si l'intelligence cesse de croître en altitude assez tôt, elle peut s'étendre en superficie indéfiniment, grâce à l'expérience, au savoir, à la technique, et ce dernier aspect n'est pas mesuré effectivement par les tests actuels.

Les tests ont reçu de nombreuses applications dans les diverses branches de l'activité humaine, mais c'est dans le domaine de l'éducation qu'ils ont rendu les plus grands services.

Il est reconnu que la pédagogie doit être basée sur la psychologie, qu'il faut adapter l'enseignement à la nature de l'enfant, à ses capacités, aux lois de son développement. Sans doute, il est possible de connaître les aptitudes d'un élève sans l'aide des tests. Ainsi les maîtres ont l'habitude de juger les aptitudes par l'habileté à acquérir les connaissances scolaires, mais cette méthode n'est pas sans inconvénients. De pauvres résultats scolaires peuvent être dus à plusieurs causes : mauvaise santé, absences, manque d'intérêt ou de travail, etc. Il est difficile de connaître la raison véritable si on ne peut juger l'intelligence, indépendamment des autres facteurs. Des hommes éminents n'ont-ils pas été considérés comme peu doués à l'école ? Newton et Darwin étaient des derniers de classe ; Napoléon Bonaparte fut le 42ème, sur 43 finissants, à l'École militaire. Les examens eux-mêmes ne sont pas infaillibles ; n'a-t-on pas vu une copie de géométrie recevoir de la part de 114 correcteurs entre 28 et 92 points ? Des réponses-modèles, rédigées par un professeur d'histoire, tombèrent entre les mains des examinateurs, qui

leur attribuèrent entre 40 et 90 points. Les parents, s'ils sont cultivés, pourront se faire une juste idée des capacités de leur rejeton. Mais souvent ils manquent de points de comparaison et leur affection les illusionne. Je me souviens d'une brave femme qui amenait un jour son garçon de 10 ans à la Clinique pour lui faire subir un test ; elle le croyait presque un génie, parce qu'il savait sa table de multiplication jusqu'à 24, alors qu'elle-même n'avait jamais pu dépasser la table de 6. En réalité, l'enfant n'avait qu'une intelligence moyenne.

Les tests obviennent aux désavantages d'une appréciation subjective, et les maîtres qui ont eu l'occasion de s'en servir les ont toujours utilisés dans la suite. Ils constituent une méthode sûre, éprouvée, objective, scientifique, de juger l'intelligence, indépendamment des connaissances acquises ; ils neutralisent les influences d'un milieu défavorable ou le manque d'intérêt ; ils ont dans la pratique découvert plusieurs élèves bien doués, qui étaient ignorés par les maîtres. En outre, les tests ont une grande valeur prédictive ; ils indiquent, non pas ce que l'élève a appris, mais ce qu'il peut apprendre ; appliqués à un jeune, ils évaluent son intelligence et prédisent aussi ses succès probables à l'école. On rencontre des jeunes, qui, à force de travail, réussissent à franchir les classes inférieures, mais qui, faute de capacités, échouent dans des examens plus difficiles. Plusieurs études ont démontré que la proportion d'échecs est beaucoup plus forte chez ceux qui obtiennent de maigres résultats sur un test d'intelligence¹. Par une sage orientation, on peut ainsi sauver beaucoup de temps et d'effort. Il est bon d'ajouter toutefois que, pour obtenir des conclusions valides, il faut toujours considérer les résultats scolaires, etc., en regard de ceux des tests.

Un autre fait révélé par les tests dont les éducateurs doivent tenir compte est la constance du quotient intellectuel. Il est vain d'espérer changer un anormal en normal, de s'acharner à développer chez quelqu'un des capacités qu'il n'a pas. L'éducation ne peut donner ce que la nature a refusé. Les critiques qui reprochent à l'école de ne pas produire des élèves uniformément brillants feraient bien de s'enquérir d'abord des faits. Il ne faudrait pas conclure cependant

1. Cf. BURWELL, W. R., « Some results of psychological testing at Brown University ». *School and Society*, 1925, pp. 48 ff.

que l'éducation est inutile. Loin de là. S'il apparaît impossible d'augmenter la dose innée d'intelligence d'un élève, il reste à lui enseigner comment tirer le meilleur parti de ses capacités et lui faire produire le plus grand rendement. Ce domaine est très vaste, puisque aucun être humain n'a encore réussi à exploiter au maximum l'une quelconque de ses facultés. Les remarquables progrès réalisés chez les anormaux des écoles spéciales montrent ce qu'on pourrait faire chez les normaux et surnormaux. Sur ce point, les nouvelles méthodes de la psychologie sont très efficaces. Grâce à elles, l'enfant peut apprendre à raisonner, imaginer, critiquer, penser juste, voir l'essentiel d'une question, beaucoup plus effectivement et rapidement que par les méthodes usuelles.

Une application évidente des tests est la découverte des différences individuelles. Ces variations entre les capacités des individus sont beaucoup plus grandes qu'on ne le croyait avant l'introduction des tests. Dans une même classe d'une école ordinaire, on a trouvé des quotients intellectuels allant de 60 à 140, des âges mentaux variant entre 7 et 12 ans ¹. D'après des tests scolastiques, on a trouvé que le meilleur lecteur était 22 fois plus efficace que le moins bon. Dans un test de mémoire donné à une même classe, Binet trouva que le premier pouvait reproduire 54 vers, et le dernier 4 seulement ².

De telles différences sont spécialement marquées à l'école primaire. Il est donc erroné de traiter tous les élèves d'une même classe d'une même façon, sauf en matières de justice. En général 40% des élèves s'écartent de la majeure, en degrés variés ; même les écoliers moyens diffèrent entre eux par des aptitudes spéciales. Des élèves si différents ne peuvent être enseignés avec succès par les mêmes méthodes. Il faut adapter l'enseignement aux capacités de chaque enfant et ne demander de chacun que ce qu'il peut donner. L'Évangile lui-même ne nous dit-il pas qu'il faut exiger de chacun suivant les talents qu'il a reçus ?

C'est une perte de temps et d'efforts que d'associer des élèves trop différents par l'intelligence. Des leçons adaptées à la moyenne seront trop aisées pour les brillants, et trop difficiles pour les sous-doués. C'est pourquoi, afin d'obtenir l'homogénéité nécessaire à une instruction fructueuse, cer-

1. GOLDRING, C., « Intelligence testing in a public Toronto school ».

2. BINET, A., « Les idées modernes sur les enfants ».

taines écoles classifient leurs élèves suivant leurs capacités ou leur Q. I. ; on divise une classe en trois groupes, lents, moyens, brillants, et chaque section reçoit un enseignement approprié. Depuis plusieurs années du reste, les anormaux ou débiles mentaux, qui sont absolument inéducables par les méthodes ordinaires, sont groupés dans des « classes auxiliaires », ou envoyés à des institutions spéciales telles que La Jemmerais. Malheureusement la société ne porte pas une égale attention aux surdoués. Ce sont pourtant ces jeunes écoliers qui seront les chefs et l'élite de demain. Il serait encore plus profitable de les encourager, stimuler, diriger, que de réformer les anormaux. Il est excellent d'exploiter nos richesses naturelles, mais il est non moins important de tirer parti de nos richesses humaines.

Les tests sont encore un instrument utile pour évaluer plus justement le rendement scolaire. Des examens ne constituent pas nécessairement une juste estimation. Si dans une localité, les élèves sont en général peu doués, il serait injuste d'être sévère à l'égard des maîtres, comme d'en louer d'autres pour leurs bons résultats obtenus par leurs élèves, si ceux-ci ont une intelligence supérieure. Les tests mentaux, en union avec les tests scolastiques (examens standardisés), repèrent promptement les capacités et le rendement des élèves, et permettent de porter un jugement équitable.

* * *

Les tests sont maintenant adoptés par la majorité des écoles, collèges et universités, à l'étranger. Une cinquantaine de millions d'enfants et d'adultes les ont subis jusqu'à date. Mais les tests ne sont pas limités aux activités éducationnelles. L'orientation professionnelle, par exemple, en fait grand usage. L'intelligence doit être en rapport avec la carrière. Un jeune homme bien doué, placé dans une occupation routinière, y deviendra bientôt insatisfait, tandis qu'un sujet de capacités médiocres, ne pourra que végéter dans une profession libérale, s'il réussit à s'y faire admettre. Un test, accompagné d'autres sources d'information, permettra une orientation judicieuse. La délinquance juvénile est un autre domaine où s'appliquent les tests. Comme l'insuffisance d'intelligence caractérise la plupart des jeunes

délinquants, il est utile, avant de juger un de ces jeunes malheureux, de connaître son degré d'intelligence, afin de pouvoir apporter le remède approprié. C'est pourquoi les Cours Juvéniles ont aujourd'hui recours aux tests. Les tests sont encore utilisés dans les Crèches d'enfants, afin de faciliter les adoptions ; dans les Cliniques psychologiques, où sont traités les enfants difficiles ; dans les examens d'admission à certaines occupations ; dans les bureaux d'immigration, afin d'éliminer les débiles ; etc.

Après avoir mentionné quelques applications des tests, il est temps d'examiner en quoi consiste l'intelligence. Il n'est pas indispensable cependant de pouvoir définir l'intelligence avant de la mesurer, pas plus qu'il est nécessaire de connaître la nature de l'électricité avant de s'en servir. La théorie généralement reçue aujourd'hui sur la nature de l'intelligence, est celle de Spearman, professeur de Psychologie à l'Université de Londres. Cette théorie est basée sur une preuve mathématique abstruse. En comparant les résultats de plusieurs tests différents, Spearman observe une corrélation¹ plus ou moins grande entre eux. Il remarqua de plus que les coefficients de corrélation tendent à former un système ordonné ou une « hiérarchie ». Par raisonnement mathématique, il conclut que lorsqu'une série de corrélations présente cette disposition hiérarchique, la mesure de chaque aptitude testée est alors divisible en deux facteurs : un facteur général (g), présent également dans toutes les opérations mentales d'un individu, mais variant avec chacun ; un facteur spécifique (s), particulier à chaque aptitude, mais variant d'une à l'autre.

Le facteur général est présent dans toutes les opérations de l'esprit, mais il affecte certaines fonctions plus que d'autres, v. g., le raisonnement plus que la mémoire. Il n'est plus nécessaire alors de se fier à l'intuition, à l'instar de Binet, pour déterminer la valeur d'un problème comme test d'intelligence ; on n'a qu'à appliquer un critère mathématique qui détermine à quel degré l'activité mentale exercée dans la solution d'un problème est « saturée » d'intelligence. Par ce procédé, il est possible de choisir des tests aussi effectifs que

1. La corrélation est une méthode pour évaluer les relations entre deux séries de mesures ; le degré de correspondance s'exprime par le coefficient de corrélation, qui varie entre + 1.00 et - 1.00.

possible et placer la mesure de l'intelligence sur une base réellement scientifique. Afin de confirmer la preuve mathématique de la théorie de Spearman, on vient d'entreprendre des recherches spéciales à l'Université de Chicago. On a estimé que des machines statistiques, fonctionnant pendant un an, pourront accomplir le travail d'un mathématicien calculant pendant plusieurs milliers d'années ! D'ici peu, grâce à de telles recherches, il sera possible d'offrir aux éducateurs un tableau fidèle de la structure des fonctions mentales et de leur fonctionnement, ainsi qu'une technique applicable à la mesure scientifique du caractère, du tempérament et des aptitudes spéciales.

Quelle serait alors la définition de l'intelligence, selon la psychologie expérimentale ? On peut dire que l'intelligence est l'habilité à découvrir, en face d'un problème, les relations entre des idées ou des objets qui en amèneront la solution. En d'autres termes, c'est la capacité d'avoir des idées constructives, pertinentes, dirigées vers la réalisation d'un but. C'est cette capacité que les tests collectifs ou Stanford-Binet mesurent sous une forme ou sous une autre.

Si les tests sont en usage presque universel, il arrive parfois qu'ils sont critiqués, principalement par ceux qui en ignorent la technique, ou dont la vanité est piquée par des résultats qu'ils jugent trop bas. Ainsi on les blâme de ne pas mesurer des traits comme le caractère ou le talent artistique ; mais il est évident qu'ils n'ont pas été préparés dans ces buts, pour lesquels d'ailleurs il existe des tests particuliers. Personne ne prétend que les tests soient infaillibles et qu'il ne faille être prudent dans leur application. Il sera toujours plus difficile de mesurer une fonction complexe comme l'est l'intelligence qu'une verge de ruban. Les méthodes psychologiques seront toujours moins exactes que les méthodes des sciences physiques. Mais les tests sont le fruit de nombreuses recherches scientifiques, et une critique ne peut être effective à moins d'être également sérieuse. On s'accorde donc à considérer les tests comme la méthode la plus précise d'évaluer l'intelligence.

Charles BILODEAU.
